

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 17

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La musique en Suisse

RÉDACTEURS :

Genève : M. Edmond Monod, Boulevard de la Tour, 8. — Tél. 5279.
Vaud : M. Georges Humbert, Morges près Lausanne. — Téléphone 96.
Neuchâtel : M. Max-E. Porret, rue du Château. — Téléphone 118.
Fribourg : M. Jules Marmier, Estavayer-le-Lac.

GENÈVE Deux importants concerts en cette saison qui finit ; deux grandes espérances, — deux petites déceptions.

La Société de Chant sacré forme un chœur excellent ; elle travaille avec ardeur et entrain ; grâce au talent et à l'activité infatigable de son chef, elle arrive à mettre sur pied — pour la partie vocale s'entend — de grandes œuvres et à les exécuter de manière à mériter les plus sincères éloges. Mais pourquoi faut-il que le résultat final soit presque toujours gâté par l'insuffisance notoire du groupe d'instrumentistes, réunis avec peine à cette époque de l'année, et par le nombre ridiculement faible des répétitions générales ? Dans de telles conditions, aucun musicien, fût-il le plus routiné chef d'orchestre, ne saurait donner à une œuvre comme le *Requiem* de Brahms la cohésion, la tenue nécessaires : or nul n'est universel, et parmi les dons multiples de l'éminent compositeur, organiste, professeur, chef de chœur qui dirige ces concerts, le don du maniement de l'orchestre est sans doute celui qui a eu le moins l'occasion de se développer. Lorsqu'à cette insuffisance criante d'ensemble et de justesse orchestrale se joignent, comme au dernier concert, des défectuosités plus nombreuses que d'ordinaire de la part des solistes, la soirée ne peut laisser qu'une impression générale médiocre, médiocre malgré certains côtés excellents, malgré la voix exquise et le sentiment toujours si juste de M^{me} Debogis, malgré la sonorité large et en général bien fondue des chœurs, malgré l'accompagnement d'orgue de M. Montillet, qu'on peut qualifier de parfait. La *Cantate funèbre* de Bach et le *Requiem* de Brahms restent, sans doute, beaux à entendre malgré les défauts de l'exécution ; à St-Thomas, du temps du cantor de Leipzig, l'exécution était sans doute bien inférieure. Mais précisément nous demandons mieux, beaucoup mieux de nos jours, surtout dans une ville comme Genève. Quant à Brahms, une interprétation irréprochable voilerait les longueurs de cette œuvre, un peu lourde par endroits, et en rehausserait encore les impérissables beautés.

Déception partielle encore, la soirée du « Concertverein » de Munich, et d'autant plus grande que la réclame étalée sur le programme semblait prédire un événement de tout premier ordre. Je n'aime guère voir la lutte entre les nations se poursuivre sur le terrain de l'art ; mais je crois bien que malgré tous leurs efforts, aussi loyaux, aussi sincères que possible, les artistes et les amateurs de culture française (je ne dis pas de race latine) seront sans doute toujours réfractaires à certaines particularités de l'art allemand. Le culte de la force recherchée pour elle-même ne nous en impose pas ; il nous choque. Nous savons que les cors du Concertverein sont renommés pour faire plus de bruit que les trombones d'autres orchestres :

nous aurions donné beaucoup l'autre soir pour qu'ils fussent remplacés par des instrumentistes qui cultivaient avant tout non l'intensité du son, mais sa beauté. Dans la V^{me} *symphonie* en particulier, ces cors étaient franchement odieux à entendre. Jamais, d'ailleurs, je n'ai entendu interpréter la cinquième d'une manière qui me fût moins sympathique. Le second mouvement, trop rapide, était froid dans les parties en *la b*, manquait de grandeur dans le motif en *ut*. Peut-être en vue de permettre aux contrebasses d'exécuter leurs traits avec une précision remarquable, tout le troisième mouvement a été pris trop lentement, avec des *ritardandi* mal amenés : il manquait totalement d'élan et de grâce. Sans doute la nécessité de répéter vingt fois les mêmes morceaux avec un orchestre ambulant, émousse-t-elle la sensibilité : telle est peut-être la raison de la superficialité d'émotion manifestée dans la *mort d'Yseult* ; on eût dit qu'il s'agissait d'un événement sans gravité, regrettable sans doute, mais qui ne laisse pas de traces profondes. Tandis que la sonorité de l'orchestre — composé en partie des mêmes éléments — avait paru sous la baguette de Lassalle presque efféminée à force de douceur enveloppante, de fusion intime des timbres, elle a semblé l'autre soir, dans le même local, dure, sèche, très insuffisamment fondu. — On le voit, je ne formule pas ici des critiques à proprement parler, j'exprime des préférences personnelles, partagées par une grande partie du public ; je constate que mon goût n'est pas le même que celui de M. Löwe — ou celui de notre très estimé collaborateur M. W. Ritter. Et à part quelques défauts d'ensemble (M. Stavenhagen, s'il disposait d'un orchestre pareil, l'aurait sans doute encore mieux en main), je ne marchande pas mon admiration au chef éminent qui a su donner autant de couleur au *Till Eulenspiegel* de Strauss (le clou de la soirée, admirablement interprété), autant de vigueur et de précision à l'ouverture des *Maitres Chanteurs* (enlevée en huit minutes, si je ne me trompe, et sans que la netteté des passages *staccato* en doubles croches ait eu à en souffrir) et qui a si magistralement fait ressortir — presque trop — les motifs mélodiques cachés qui sombrent parfois au milieu du brouhaha polyphonique. Je n'ai pas mentionné l'*Andante religioso* de Bruckner, pendant lequel la moitié de l'auditoire paraissait dormir. Est-ce parce que la plupart des religions se complaisent dans la répétition stéréotypée des mêmes rites que le compositeur s'est cru obligé de ressasser indéfiniment les mêmes formules ? Heureusement Bruckner a d'autres titres que ceux-là à l'admiration de la postérité ; s'il n'avait composé que ce banal et ennuyeux Andante (où l'on retrouve, d'ailleurs, la solidité habituelle de son travail contrapuntique), il risquerait fort d'être bientôt totalement oublié.

Si le public ne s'est pas rendu en foule — tant s'en faut — au concert de M. Behrens, c'est à l'époque tardive qu'il faut uniquement s'en prendre. La correction parfaite, l'intelligence musicale qui distinguent toujours son exécution des œuvres, l'agrément de son toucher attirent en général une assistance beaucoup plus nombreuse. M. Behrens est le parfait représentant d'un type de moins en moins rare aujourd'hui, celui de l'artiste sérieux, dont la préoccupation dominante est la pleine possession des œuvres aux points de vue de la technique, de la sonorité et du phrasier ; qui ne révèlent pas au public une nature d'artiste extrêmement originale, mais ne prêtent le flanc à aucune critique déterminée. C'est d'une part dans les œuvres nouvelles, d'autre part dans les œuvres d'exécution difficile qu'on apprécie le plus ce genre d'artistes. Les pièces difficiles abondaient au programme de M. Behrens ; je mentionne la *Fantaisie* de Schumann, les *Variations* de

Brahms sur un thème de Hændel, dont la fugue surtout a été jouée magistralement, la *Polonaise* en *mi* de Liszt, dont le second thème en mineur est aussi admirable que le premier est banal et vide. En fait d'œuvres modernes rarement jouées, on a beaucoup goûté des pièces de... Rameau. Ce sont, en réalité, des œuvres de Godowski, où le compositeur suit pas à pas des mélodies du vieux maître français. Il est regrettable de voir Godowsky rattacher toujours son inspiration à celle des anciens ou à celle de Chopin. De Rameau il ne vit rien, sauf le motif mélodique ; j'aimerais mieux la liberté franche de la variation : ces œuvres mixtes ont toujours quelque chose d'hybride, qui choque, malgré tout l'amusement que procure la difficulté vaincue.

EDMOND MONOD.

Samedi 27 avril a eu lieu au Conservatoire le concert donné par M^{lle} Minnie Tracey avec le concours de MM. Robert Schmitz, pianiste, de Paris, et Henri Eriue, baryton, de Londres.

M^{lle} Minnie Tracey, qui a déjà derrière elle une brillante carrière artistique, a su se faire apprécier par un public hélas ! peu nombreux mais qui l'a chaleureusement applaudie, spécialement dans un air de Gluck et deux lieder de Strauss. Elle a chanté par cœur les quinze morceaux de son programme et les a interprétés avec beaucoup d'art. Le public avait déjà pu apprécier M. Robert Schmitz dans ses accompagnements qui, bien que discrets, révélaient déjà le grand artiste ; mais tout préparé qu'il était, le public eut presque un mouvement de surprise en entendant le jeune pianiste jouer avec une rare perfection de technique, une grande maîtrise de rythme et une haute compréhension musicale, la Fantaisie et Fugue en *sol mineur* de Bach, l'Etude en *mi majeur* et la Polonaise en *la bémol majeur* de Chopin, sans parler du *Coucou* de Daquin, joué en *bis* par le complaisant artiste. La place me manque pour parler en détail de M. Henri Eriue. Sa voix profonde et douce, sa parfaite diction (aussi bien en allemand qu'en français), et surtout une grande simplicité d'interprétation nous ont charmés et conquis. *Plaisir d'amour* de Martini, *la Vague et la Cloche* de Duparc ont valu au jeune artiste une véritable ovation ; nous espérons le réentendre bientôt dans notre ville.

La musique digne de ce nom n'a tenu qu'une place assez restreinte dans la soirée donnée le 2 mai par M. et M^{me} Botrel. Ils nous ont fait entendre quelques unes de leurs chansons qui ont été fort bien accueillies et dont le public a goûté la poésie au charme naïf. Les chansons étaient accompagnées par M. André Colomb qui en a harmonisé quelques unes. Avec le concours de M. Georges Launay et de M^{me} Botrel, M. Botrel a joué une petite comédie « Maïna », dont il est l'auteur. Son œuvre a été chaleureusement applaudie.

G.

VAUD¹ Un public malheureusement très restreint assistait au captivant concert donné par M^{lle} Minnie Tracey, cantatrice de Paris, M. Henri Eriue, baryton de Londres, et M. Robert Schmitz, pianiste,

(1) Nous avons eu le regret de ne pouvoir assister, en cette fin de saison, ni au concert que donna M^{lle} M.-C. Clavel, ni à celui du « Concertverein ». Mais de ce dernier notre rédacteur à Genève parle suffisamment, — et nous espérons bien avoir l'occasion, avant qu'il soit longtemps, de nous joindre au concert d'éloges que valurent à l'artiste fervente, à la violoniste probe et consciente qu'est M^{lle} M.-C. Clavel, des interprétations de Brahms, de Franck, etc., avec, au piano, Mme Ethel Herr-Litchfield. (Réd.)

Paris. Mlle M. Tracey, étant suffisamment connue du monde musical, pour me dispenser d'en parler longuement, je me bornerai à signaler les trois morceaux dans lesquels elle a excellé, de beaucoup les meilleurs, parmi ceux qu'elle a interprétés, soit comme valeur artistique intrinsèque, soit comme conformité à la tessiture actuelle de sa voix, plutôt dure dans le registre aigu. Ce sont d'abord des lieder : l'incomparable *Rastlose Liebe*, de Franz Schubert, cette perle de grand prix d'entre ses créations vocales, et *Auf dem Wasser zu singen*, du même, puis *l'Enfant prodigue*, de Cl. Debussy, scène lyrique vraiment, en dépit de son auteur, et d'une inspiration infiniment poétique. Dans ces trois œuvres, Mlle M. Tracey nous a donné le meilleur et le plus pur de son beau talent, et nous l'en remercions. *Jour-Soir*, de G. Ferrari, et dédié à l'aimable artiste, a été très remarqué également.

M. Henri Erique, jeune homme aussi sympathique que talentueux et doué d'une voix de baryton d'une rare beauté, au timbre de violoncelle, j'entends d'un violoncelle de marque vibrant sous les doigts d'un maître, nous a beaucoup ému dans son interprétation de *Es muss ein Wunderbares sein*, de F. Ries, et surtout dans *la Vague et la Cloche*, de H. Duparc et *Wal-desgespräch*, de A. Jensen, deux drames chantés d'une expression poignante et d'une composition admirable, tant sous le rapport du texte et de la mélodie, que sous celui de la magistrale partie de piano qui en constitue la trame. *La Lune*, de C. Kœchlin, d'un genre humoristique, terminait sur une note gaie cette intéressante soirée, dont la saison printanière avait retenu au dehors les auditeurs qui seraient venus, certes, plus nombreux, quelques semaines plus tôt.

Quant à M. Robert Schmitz, 1er prix du Conservatoire de Paris — un tout jeune aussi — il s'est révélé excellent musicien dans les nombreux morceaux qu'il a accompagnés avec autant de précision que d'art consommé, en même temps que virtuose fort respectable dans les œuvres qu'il nous a données en soliste, à savoir : *Fantaisie et Fugue*, de Bach-Liszt, dans laquelle il a fait preuve d'une technique phénoménale, doublée d'une réelle musicalité ; et *Etude en mi majeur* et *Polonaise en la majeur*, de F. Chopin. J'eusse aimé cependant un peu moins de fougue et d'abus du « Forte », un peu moins de précipitation des mouvements.

Schmitz se laisse emporter par sa passion du piano, par son mécanisme même. C'est en musique la folie de la vitesse, dérivant naturellement de la possession absolue des moyens propres à la produire et contre laquelle il faut se mettre en garde, la maîtrisant au lieu de se laisser subjuguer par elle. Les années se chargent généralement de mettre un frein à cet excès de vigueur, et M. Schmitz n'en est pas moins un artiste que je me souhaiterais d'avoir pour interprète.

HENRY REYMOND.

Vevey. — Public restreint, — beaucoup trop — à l'intéressant récital de M^{me} Gilliard-Burnand, soprano et de M^{le} Juliette de Crousaz, pianiste. Programme attrayant, puisqu'il comportait des « Lieder » de Beethoven, des airs de Rameau, Duparc, Debussy, pour finir par deux œuvres charmantes de Rimsky-Korsakow. Je n'ai pu malheureusement assister qu'à la première partie de cette audition. Mais cela m'a suffi pour admirer sincèrement cette voix de soprano disciplinée à bonne école et qui possède un velouté, une suavité de timbre qui règne dans tous les registres avec un

charme égal. Et puis avec quelle juste mesure de sentiment la sympathique soliste n'a-t-elle pas exprimé la mélancolie profonde de ces accents, par lesquels Beethoven chantait en son cœur meurtri, mais fidèle, le souvenir de la « Bien-aimée absente », pour se consoler d'un bonheur qui lui échappait toujours ! M^{lle} de Crousaz prouva ses solides qualités pianistiques dans l'exécution de la *Sonate op. 53* de Beethoven, dans une étude et un *Nocturne* de Chopin, etc. Par contre, l'accompagnatrice, chez elle, avait parfois la tendance à redevenir soliste et manquait ainsi de discrétion.

Le concert donné au théâtre par MM. Gustavson, violoniste, Frölich, baryton et M^{lle} de Gerzabek au piano d'accompagnement, attira plus de monde que le précédent. Du Grieg (*sonate en sol majeur*), un *Air* de Bach, plusieurs mélodies de Grieg encore et du Sinding, s'annonçaient au programme. M. Gustavson fut excellent dans la sonate de Grieg, comme aussi dans le *Rondo Capriccioso* de Saint-Saëns et dans divers autres morceaux de compositeurs norvégiens.

Par la persévérance dans l'étude et la poursuite sincère d'un art toujours plus affiné, M. Gustavson arrivera à faire chanter son instrument avec plus d'ampleur, et avec une qualité de son plus homogène et veloutée dans ses divers « moments ». Et cette fois encore, le piano couvrait trop souvent le soliste. Est-ce une obsession chez moi, est-ce une manie ? mais c'est toujours un sujet d'étonnement pour moi de constater combien sont relativement clairsemés les vrais accompagnateurs ? C'est un art plus difficile qu'il n'apparaît d'abord, évidemment.

M. Frölich a le don d'enthousiasmer notre public veveysan ; ce n'est pas peu dire ! Au lieu de l'*Air* de Bach, il déclama magnifiquement une mélodie de Duparc, puis une autre de Grieg « *Spillemand* », dans le texte norvégien. Par malheur, M. Frölich, gravement indisposé, dut s'en tenir là de l'exécution de son programme, et l'on sentit au frisson de regret unanime qui parcourut la salle à l'annonce de la fâcheuse nouvelle, combien cet artiste véritable possède de sympathies chez nous.

Comme dans beaucoup d'autres villes, M. Frank Choisy vint nous entretenir, en une conférence — audition, de l'intéressante personnalité de Liszt. Causerie instructive et amusante à la fois, mais dont bien peu de personne bénéficièrent, tant la modeste salle de l'ancien casino se trouvait vide. C'était pourtant une bonne et rare occasion d'entendre quelques pages de l'histoire musicale, chose qui semble encore si ignorée et si peu appréciée.

Je réserve pour la prochaine fois le concert Thibaut, qui fut, vous vous en doutez déjà, un franc succès de plus pour l'éminent artiste.

J. ROUILLER.

Au prochain numéro, la suite de notre chronique de la Suisse allemande.

